

Elsbeth ETTY

Ma Belgique idéale serait la République libre de Babelionie où chacun aurait le loisir de parler et d'écrire la langue qui lui serait la plus chère et où, s'il fallait vraiment une langue officielle, on se déciderait pour l'anglais.

C'est-il que je ne tiens donc pas au néerlandais ? À cette langue qui m'a vue grandir, cette langue de mes études et de mon diplôme à l'Université d'Amsterdam et celle aussi dans laquelle j'ai lu tant et tant de perles poétiques et littéraires ?

À vrai dire, pas tellement.

Un de mes plus grands héros littéraires est Till l'Espiègle. Son histoire est d'ailleurs bien ancrée dans celle des Pays-Bas puisque son père est mort en hérétique sur les bûchers de l'Inquisition espagnole. Peut-être le personnage se rapproche-t-il encore le plus de ce que l'on se plaît à faire passer, dans un accès de romantisme, pour le génie néerlandais ? Mais la tradition le fait demeurer à Damme et Damme, c'est en Flandre. Dès lors, serait-il caractéristique pour le génie flamand ? Hélas, le problème, c'est qu'il n'a pas existé du tout. Pas davantage que n'existerait un génie national dans le sens de quelque chose d'essentiel partagé par tous les membres de cette nation. Et pour comble de malheur, le chef d'œuvre de ce que devrait être le roman historique néerlandais, son créateur Charles De Coster l'a écrit en français ! Je n'y suis vraiment pour rien.

Encore heureux qu'il existe des traductions néerlandaises de ce livre, mais s'il n'y en avait pas eu, j'aurais lu Till l'Espiègle en français, tout comme je n'aurais pas été choqué de lire en français ou en anglais mes plus grands amours flamands comme Louis Paul Boon, Hugo Claus et Willem Elschot.

Ah ! si seulement ces auteurs s'étaient servis d'une grande langue internationale pour écrire, leur public en aurait été tellement plus nombreux et Boon ou Claus auraient sans le moindre doute gagné un jour le prix Nobel de littérature et une célébrité planétaire.

Mes oreilles ont un faible pour le flamand, bien plus beau et plus musical que la langue utilisée à Haarlem et que nous appelons aux Pays-Bas le « Algemeen Beschaafd Nederlands » (le néerlandais standard). Mais aussi bien le flamand que ce néerlandais standard demeurent une sorte de petit nègre qui ne nous est nulle part au monde d'une quelconque utilité sauf dans quelques villes et villages. Je préfère d'ailleurs aussi de loin écouter Jacques Brel en français qu'en flamand.

Grâce à Louis-Paul Boon et Hugo Claus, j'ai pris très jeune la Flandre en grippe. Leurs romans m'ont en effet fait connaître une Flandre catholique et bigote, une terre hypocrite, mesquine et nationaliste, où des esprits cosmopolites et libres avaient du mal à survivre. Dans *Le Chagrin des Belges*, Claus montre bien qu'une combinaison de ce type de catholicisme soumis avec une arriération maintenue par la défavorisation systématique et un nationalisme fanfaron peut avoir un rapport avec la collaboration avec les nazis. C'est là précisément ce « chagrin des Belges » défini par Claus.

Encore que... la collaboration n'était évidemment pas réservée aux Flamands nationalistes. Un des exemples les plus navrants de collaboration que je connaisse est celui d'Henri De Man qui, malgré ses débuts dans le socialisme, a sabordé

personnellement en 1941 le Parti ouvrier belge dont il était le président. Il fonda en mars 1941 le quotidien *Le Travail* qui devint l'organe des organisations d'ouvriers et des syndicats alignés.

À la libération de la Belgique, De Man se réfugia en Suisse avant de se voir condamné par contumace en 1946 à une longue peine de prison au motif de collaboration.

La poétesse et femme politique marxiste Henriette Roland Holst, sujet de ma thèse de doctorat publiée en 1996 et couronnée en Belgique d'un *Gouden Uil* pour lequel je suis encore toujours très reconnaissante, a vécu une amitié de plus de 40 ans avec Henri De Man. Pendant la guerre, elle avait de son côté publié des poèmes de résistance, aidé des juifs clandestins et perdu la plupart de ses amis. Ce qui ne l'empêcha pas de signer après la guerre une pétition requérant une réduction de peine pour Henri De Man. Un geste marqué de grandeur, pas seulement inspiré par cette amitié ancienne, mais par une profonde aversion de tout sentiment de haine et de vengeance.

Ce que j'ai toujours beaucoup admiré chez Henriette Roland-Holst, c'est son cosmopolitisme, sa répugnance absolue envers toute forme de nationalisme. Originnaire de la haute bourgeoisie du dix-neuvième siècle, elle avait été éduquée par des gouvernantes françaises pour fréquenter plus tard un pensionnat allemand. Elle parlait et écrivait donc couramment toutes les langues officielles de Belgique.

Je pense qu'elle a davantage aimé la Belgique que les Pays-Bas. Et je pense que moi aussi, j'aime davantage la Belgique que les Pays-Bas, précisément parce qu'il y a trois langues officielles et peut-être aussi parce qu'à partir de l'expérience vécue du nationalisme flamand, il y existe des résistances contre l'extrême droite plus solides qu'aux Pays-Bas.

En Belgique, vous avez au moins réussi à établir un cordon sanitaire autour du Vlaams Belang, chose dont nous avons été incapables aux Pays-Bas par rapport au PVV de Geert Wilders. Dans notre pays, un parti fascisant dont le dirigeant est amené à s'expliquer devant la justice pour la diffusion de messages de haine envers les musulmans, s'est érigé en pilier sur lequel repose le gouvernement.

Le 8 octobre 2006, j'ai applaudi de tout cœur devant ma télé en voyant très tard le soir des élections festoyer Tom Lanoye et Hugo Claus parce que le Vlaams Belang de Filip Dewinter n'était désormais plus le plus grand parti politique anversois. Plus tard, j'appris que Jan Declair et d'autres artistes avaient également fait partie de la fête. Jan Declair aurait alors entamé une très vieille chanson sur le changement des saisons, qui prit ce soir-là une tout autre dimension :

De winter is verganghen,	L'hiver n'est plus de mise,
Ik zie des meien schijn.	Je vois la lueur de mai.
Ik zie die bloemkens hangen,	Les fleurs nous sont promises,
Dies is mijn hart verblijjd.	Et mon cœur en est tout gai.

Aux Pays-Bas, l'hiver est bel et bien de mise, il vient en fait de commencer, amenant une bise glacée, et il ne se trouve quasiment personne pour y opposer quoi que ce soit qui puisse réchauffer le cœur.

J'espère que la Belgique ne se désagrègera pas, qu'il n'y aura pas de Flandre indépendante mais une République cosmopolite de Babelionie où des écrivains, des artistes et d'autres esprits libres poursuivent leur résistance contre le nationalisme de n'importe quel aloi.

Pourquoi donc vouloir une république ? Parce que de toutes les monarchies subsistant encore quelque part sur terre, la belge est peut-être bien la plus bizarre et la plus hypocrite. En ma qualité de féministe qui se respecte, j'ai été frappée de stupeur le 3 avril 1990 à l'annonce que le roi Baudouin se retirait un jour et demi de ses fonctions parce qu'il refusait de signer la loi sur l'avortement. Invoquant des objections de conscience, il s'était adressé dès le 30 mars au premier ministre afin qu'il trouve une solution.

Et je crus d'abord à un poisson d'avril lorsque le premier ministre Wilfried Martens déclara le lendemain que le roi se trouvait dans « l'impossibilité de régner ». Comme s'il avait plongé dans le coma. Le Conseil des ministres assumait donc le pouvoir constitutionnel du roi et le 3 avril, la loi sur l'avortement fut signée au nom du Peuple belge par tous les membres du cabinet. Prenant dès le lendemain la décision que l'impossibilité de régner du roi avait cessé, il ouvrit la voie pour que ce dernier puisse reprendre sa place.

Je suppose que le roi Baudouin n'a jamais lu *De Metsiers* (titre français : *La Chasse aux canards*) de Hugo Claus où l'auteur évoque avec force précisions la situation des jeunes filles et femmes belges avant que l'avortement ne fût légalisé. Que la Belgique ait traîné jusqu'en 1990 pour ce faire – et encore, aux prix d'une procédure d'urgence prévue uniquement pour le cas où le roi serait atteint d'une maladie mentale – demeure jusqu'à aujourd'hui un véritable scandale. À mes yeux, ce n'est pas le roi mais tout le gouvernement belge qui a été atteint à cette occasion de troubles mentaux. Les ministres n'auraient jamais dû accepter ce qui s'est passé. Ils auraient dû abandonner Baudouin à son coma constitutionnel et profiter de l'occasion pour mettre fin à la monarchie.

Ah, la Belgique. J'aime tellement y séjourner, à Anvers, à Bruges ou à Gand mais au bout du compte de préférence à Bruxelles parce que c'est une véritable métropole. Ma connaissance du français est hélas insuffisante et, me faisant reconnaître du premier coup comme Hollandaise, je me fais régulièrement traiter avec agressivité par des Flamands qui exigent que je parle néerlandais.

Ce n'est qu'en route vers le sud que je respire plus librement quand je trouve l'occasion de me poser par exemple un instant à Dinant. En fait, en déjeunant tranquillement près de la Meuse, le nez plongé dans un quotidien francophone et devant un bon verre de Leffe, je me sens déjà un peu en France.

Et puis, je me dépêche parfois de passer devant la maison d'Adolphe Sax, l'inventeur du saxophone dont un bel exemplaire reluisant figure aussi comme sculpture en plein centre ville. Et je songe toujours aussi un instant au père Pire, dominicain et prix Nobel de la Paix, car oui, il existe aussi de bons catholiques et à moins que le père Pire ne soit encore démasqué de façon posthume comme pédophile, je l'honorerai tout autant que ma grande idole anticatholique et républicaine Louis-Paul Boon honorait de son temps le prêtre Pieter Daens.

Ah, la Belgique. Finissons-en une fois pour toutes, finissons-en avec les luttes linguistiques, le nationalisme et le roi !

Vive la République libre de Babellonie !